



**HAL**  
open science

## Fernand Deligny, précurseur d'une inclusion sans condition

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Fernand Deligny, précurseur d'une inclusion sans condition. *Chimères : revue des schizoanalyses*, 2022, Séparations (2021/2 n°99), pp.65-94. hal-03542532

**HAL Id: hal-03542532**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03542532>**

Submitted on 24 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Fernand Deligny, précurseur d'une inclusion sans condition

Alain PANERO (UPJV/INSPE/CAREF)

### RÉSUMÉ

Le régime de vérité ou le système de représentation de Fernand Deligny n'est pas le nôtre. D'une part, il ne s'agit jamais pour lui de chercher à connaître, en scientifique ou en clinicien, les causes de l'autisme ; d'autre part, ni son questionnement ni son vocabulaire ne recoupent notre approche et notre terminologie contemporaines. Pourtant, malgré son aspect anachronique, sa volonté d'inclure radicalement sujets parlants et quasi-sujets mutiques en postulant un champ originaire d'inclusion qui, en deçà de toute représentation, a pour nom « commun », n'est peut-être pas sans enjeux aujourd'hui. Il se pourrait, en effet, qu'en nous efforçant prioritairement de déterminer les conditions de possibilité (sociales, morales, juridiques, médicales, psychologiques, etc.) d'une inclusion qui soit intrinsèquement une scolarisation et une insertion professionnelle, nous ayons perdu, sans nous en rendre compte, et au nom d'une conception du Sujet et de la subjectivité insuffisamment interrogée, le sens originel du mot « commun ».

En sa radicalité, la démarche inclusive de Fernand Deligny dans les Cévennes, dans les années 1970-90, avec des enfants dits « invivables », « insupportables » et « incurables »<sup>1</sup>, apparaît, il faut bien le dire, totalement étrangère aux logiques éducatives actuelles. En décrivant l'enfant « autiste », comme un *quasi-sujet* privé de langage, incapable d'intériorité et de réflexivité<sup>2</sup>, Deligny ne peut manquer de nous choquer, d'autant que ses analyses ne s'inscrivent dans aucun cadre institutionnel, scolaire ou médical, bien défini<sup>3</sup>. Comment nous repérer ici par rapport aux normes d'apprentissage et d'évaluation qui sont à présent les nôtres dans l'école ?<sup>4</sup> De quelle inclusion et de quel encadrement éducatif peut-il bien s'agir si l'enfant ne sait pas qu'il apprend ?

On a l'impression que Deligny est une sorte de franc-tireur, qui a eu certes, à l'époque, le mérite d'offrir aux enfants qu'il accueillait une vie plus acceptable que celle qu'ils auraient connue dans un hôpital psychiatrique ou un institut spécialisé, mais dont la démarche aujourd'hui, dans un contexte thérapeutique qui a changé du tout au tout, apparaît complètement obsolète.

En admettant donc qu'une référence aux travaux de Deligny puisse garder quelque intérêt, ce ne peut être, semble-t-il, que pour nous aider à mieux déterminer, à partir d'un point de vue totalement extérieur au nôtre, la cartographie de nos choix épistémologiques actuels. Nous pouvons supposer qu'à partir de la position *excentrée* ou *excentrique* de Deligny, nous aurions quelque chance, grâce à un effet de distanciation, de mieux saisir les enjeux de nos propres positionnements. Il se pourrait en effet qu'en nous efforçant aujourd'hui de formuler et de fixer les conditions de possibilité (sociales, morales, juridiques, médicales, psychologiques, etc.) d'une inclusion qui soit intrinsèquement une scolarisation et une insertion professionnelle, nous excluons tangentiellement et sans toujours nous en rendre compte, au nom d'une certaine conception implicite et limitative des notions de Sujet et de Subjectivité, des enfants que Deligny, lui, prenait inconditionnellement en charge<sup>5</sup>. La perspective d'un « retour » à Deligny ne serait donc peut-être pas totalement incongrue : et si, après tout, Deligny, avait partiellement raison ? Et s'il était vrai, comme il le pense, qu'une inclusion qui ne soit pas qu'un songe-creux, nous imposait de savoir parfois retrouver et partager, avec certains enfants autistes, voire avec nos contemporains eux-mêmes, un monde commun et silencieux, sans aussitôt vouloir mettre des mots sur les choses ?<sup>6</sup>

---

<sup>1</sup> Selon les termes du texte lu par Fernand Deligny dans le film de Renaud Victor, *Ce gamin, là*. Cf. Fernand Deligny, *Œuvres*, éd. établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, Paris, éd. L'Arachnéen, 2007, p. 874, ainsi que le DVD n°3 dans *Le cinéma de Fernand Deligny. Le Moindre Geste & 2 films de Renaud Victor*, 3 DVD, Paris, éd. Montparnasse, 2007.

<sup>2</sup> « Que l'agir soit dépourvu d'intention, c'est bien ce que je veux dire » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1250).

<sup>3</sup> « L'absence du projet, éducatif ou thérapeutique, de les faire venir au langage a pu provoquer méprise ou médisance, l'imputation à ceux du "réseau" d'instituer l'interdit de parler » (Annie Tardits, « Position(s) de Fernand Deligny. À propos du livre Fernand Deligny. Œuvres », *Essaim*, n° 20, 2008/1, p. 213-220 (<https://www.cairn.info/revue-essaim-2008-1-page-213.htm>, consulté le 23/11/2020).

<sup>4</sup> « Afin que lui soit assuré un parcours de formation adapté, chaque enfant, adolescent ou adulte en situation de handicap a droit à une évaluation de ses compétences, de ses besoins et des mesures mises en œuvre dans le cadre de ce parcours, selon une périodicité adaptée à sa situation. Cette évaluation est réalisée par l'équipe pluridisciplinaire mentionnée à l'article L. 146-8 du code de l'action sociale et des familles. Les parents ou le représentant légal de l'enfant sont obligatoirement invités à s'exprimer à cette occasion. En fonction des résultats de l'évaluation, il est proposé à chaque enfant, adolescent ou adulte en situation de handicap, ainsi qu'à sa famille, un parcours de formation qui fait l'objet d'un projet personnalisé de scolarisation assorti des ajustements nécessaires en favorisant, chaque fois que possible, la formation en milieu scolaire ordinaire. Le projet personnalisé de scolarisation constitue un élément du plan de compensation visé à l'article L. 146-8 du code de l'action sociale et des familles. Il propose des modalités de déroulement de la scolarité coordonnées avec les mesures permettant l'accompagnement de celle-ci figurant dans le plan de compensation », art. L112-2 (version du 2/9/2019) du *Code de l'éducation* (<https://www.legifrance.gouv.fr/codes/section>, consulté le 23/11/2020).

<sup>5</sup> « À magnifier le sujet, on ne fait qu'attiser le conformisme » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1255). Comme le dit Bertrand Ogilvie commentant la position de Deligny : « L'autiste n'a pas de projet, mais cette absence n'a pas seulement une portée négative, car une société un peu plus juste doit pouvoir tenir compte de ceux qui n'ont pas de projet » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1577).

<sup>6</sup> « Respecter l'être autiste n'est pas respecter l'être qu'il serait en tant qu'autre ; c'est faire ce qu'il faut pour que le réseau se trame » (Fernand Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, avec une postface de Bertrand Ogilvie, Paris, éd. L'Arachnéen, 2008, p. 95).

## I. L'expérience delignienne des marginalités : aux limites des sciences humaines et sociales

Malgré son côté excessivement dérangeant ou anachronique, l'approche de Deligny, resituée dans son contexte, n'a rien d'arbitraire. Elle s'appuie, d'une part, sur une expérience incontestable en matière de rééducation, et, d'autre part, sur une approche phénoménologique des marginalités qui, si elle semble sous-estimer les explications scientifiques, s'inscrit tout de même rigoureusement dans le sillage des questionnements philosophiques des années 1960-80, et donne donc, qu'on le veuille ou non, à penser. Mais Deligny n'étant pas aussi connu, ou reconnu, que d'autres « pédagogues » ou « éducateurs », il convient d'abord de rappeler quelques éléments biographiques<sup>7</sup> qui attesteront son implication concrète auprès des enfants et adolescents.

Fernand Deligny est né à Bergues (près de Dunkerque) en 1913. Son père a été tué au combat en 1917 près de Saint-Quentin (Aisne). Adolescent, il vit à Lille et est élève au lycée Faidherbe. Après son baccalauréat (1931), il fréquente l'université de Lille mais préfère aller au cinéma et au café. En fait, il a un vrai goût pour l'écriture et la culture, et son but, semble-t-il, est de devenir écrivain. En 1939-40, il occupe un poste d'instituteur spécialisé à l'institut médico-pédagogique de l'hôpital psychiatrique d'Armentières (à quelques kilomètres au nord de Lille). En 1941-42, il devient éducateur au pavillon 3, chargé d'enfants qualifiés d'« arriérés profonds inéducables ». En 1945, Deligny devient directeur du premier Centre de Triage et d'Observation du Nord, le COT de Lille. Ce centre accueille quatre-vingts adolescents difficiles, ayant de graves problèmes de socialisation. Mais l'année suivante, l'Association Régionale de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (ARSEA), qui avait nommé Deligny à la direction du COT, met fin à ses fonctions.

Deligny se lance alors dans d'autres projets, toujours en lien cependant avec l'enfance et l'adolescence en difficulté. Sa première grande réalisation - mais il vaut mieux dire « tentative » car ce terme souligne le caractère toujours périlleux, provisoire et jamais définitivement institué ou institutionnalisé des réalisations entreprises -, par-delà celles déjà conduites à Armentières ou avec les jeunes du COT, a pour nom « La grande cordée ». « La grande cordée » est une association loi 1901, présidée par le psychologue Henri Wallon. Il s'agit de répartir à travers la France, chez des responsables d'auberges de jeunesse ou dans des familles d'artisans ou d'ouvriers, des jeunes en difficulté, confiés par les services sociaux ou par les familles. Elle commence en 1948 et dure jusqu'au début des années soixante.

La deuxième grande tentative de Deligny, la plus connue et la plus contestée ou contestable, commence en 1967-68. Deligny s'installe dans les Cévennes, dans le hameau de Graniers, près de Monoblet, c'est-à-dire près de Nîmes, où il restera jusqu'à la fin de sa vie. Une douzaine d'adultes bénévoles, éducateurs amateurs désireux de vivre autrement, c'est-à-dire quasiment en autarcie et avec des conditions de vie plutôt austères, vivent de leur propre travail et encadrent toute l'année une douzaine d'enfants autistes confiés par les médecins et les familles, avec quelque rares aides financières. Les éducateurs et les enfants sont dispersés sur différents sites dénommés « aires de séjour » et la vie prend souvent des allures de pique-nique.

Deligny, qui est sensible au chaos de la grande Histoire mais aussi au chaos de certaines existences individuelles, n'ignore donc rien de la question des marginalités non seulement parce qu'il a expérimenté de nombreux cas concrets de délinquance mais aussi parce que tous ses écrits, qu'il s'agisse de littérature, par exemple *Graine de crapule* (1945) et *Adrien Lomme* (1958), ou de recherches plus théoriques<sup>8</sup>, s'articulent autour de cette question. Or, ce que l'on constate d'abord en lisant Deligny, c'est un fait tellement banal qu'on pourrait omettre de le mentionner : s'il est vrai que la question des marginalités et celle des apprentissages sont liées, elles ne sont jamais vécues par Deligny comme un problème *intra-scolaire* qui aurait pour nom « inclusion ». Évitions donc tout anachronisme ou transfert subreptice de certains mots et concepts d'une époque à une autre. Oui, l'expérience « éducative » de Deligny fut considérable. Mais il faut la prendre seulement pour ce qu'elle fut, et tout d'abord, celle d'un instituteur suppléant puis « spécialisé » dans les années 1938-43, dans un contexte institutionnel totalement différent du nôtre. S'il a pu s'intéresser à la question de l'inclusion, telle que nous la thématisons de nos jours, c'est donc de façon involontaire et informelle. Car ni le mot ni l'idée tels que nous les connaissons aujourd'hui n'existaient alors. Ce qui posait problème à l'époque, c'était la rééducation et l'intégration sociale des « anormaux », des marginaux, des délinquants, des « handicapés » et des « malades mentaux », et non l'inclusion et la scolarisation de publics scolaires hétérogènes ou d'élèves à besoins particuliers. Ne confondons donc pas les paradigmes en jeu. La manière dont nous nous posons, en 2020, la question de l'inclusion, devenue, dans notre système éducatif démocratisé, une question prioritaire en matière de politique éducative mais aussi de recherche en sciences sociales, en sciences de l'éducation ou en didactique, n'a généalogiquement rien à voir avec le questionnement de Deligny. À tel point que l'on pourrait effectivement douter, comme nous le suggérons en commençant, de l'intérêt actuel, en matière d'inclusion, et qui plus est d'inclusion des enfants autistes, des travaux de Deligny. Ces derniers ne seraient plus, aux yeux des historiens de l'éducation, que de simples archives témoignant des représentations d'une époque révolue.

## II. Par-delà la question de la normativité, la redéfinition d'un espace inclusif

Cela dit, nombre de commentateurs saluent tout de même la démarche, à l'époque innovante, d'un Deligny qui, pionnier en cela (même si les courants des pédagogies actives ou nouvelles le précédaient), a su proposer aux jeunes en difficulté ou aux enfants dits « arriérés » ou « incurables » (et pas seulement aux enfants scolarisés) d'autres alternatives que les maisons de

<sup>7</sup> Pour une présentation chronologique complète, voir F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1821-1831.

<sup>8</sup> Voir notamment F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*

correction ou les instituts médico-éducatifs<sup>9</sup>. Sans jamais évoquer explicitement la notion d'inclusion (soit parce qu'ils savent bien qu'elle n'est qu'une invention politico-juridique récente, soit parce qu'ils n'en pressentent pas toute la teneur philosophique), ils insistent surtout sur la question de la normativité : le mérite principal de Deligny serait d'avoir ébranlé une normativité sociale et/ou scientifique trop sûre d'elle-même. Il y aurait quelque chose de Michel Foucault chez lui, dans sa volonté de repenser le partage entre raison et déraison, dans sa manière de se méfier du « pouvoir impérial du langage »<sup>10</sup>, de tout ordre du discours, y compris philosophique ou psychanalytique.

Cette lecture, justifiée, risque toutefois de gommer l'évolution interne de la pensée de Deligny, et de sous-estimer tout ce qui sépare la tentative de la grande Cordée, certes audacieuse et innovante mais, d'un point de vue éducatif, assez prévisible, de la tentative des Cévennes qui, elle, est en tous points absolument originale en ce qu'elle n'est pas, précisément parlant, d'ordre socio-rééducatif mais d'ordre *purement inclusif* (en un sens certes inédit, et sur lequel nous reviendrons plus loin, du terme « inclusif »).

Lors des premières tentatives d'Armentières ou de la Grande cordée, la définition de la marginalité et de la subjectivité enveloppait une référence à *la question de la socialisation*. Même s'il s'agissait de jouer sur les rapports des corps à l'espace environnant, il s'agissait avant tout de donner davantage d'espace ou un autre espace à de jeunes délinquants ou à des enfants dits « arriérés », mal adaptés à l'espace social habituel, mais dont le statut de Sujet, qu'ils soient considérés ou non responsables de leurs actes, *était entièrement déterminé par des considérations ordinaires d'ordre politico-juridique*. Le problème était donc prioritairement de régler la question de *leur être-au-monde social* et non de penser *leur être-au-monde en général*. Les jeunes qui pouvaient apprendre un métier ou remplir une tâche sociale, même très modeste, étaient considérés *a priori* comme éducatifs ou rééducatifs.

Que certains enfants ou adolescents, particulièrement inadaptés ou inadaptables, puissent, à cause de leur singularité, faire événement au point d'ébranler la structure socio-éducative, cela ne pouvait manquer de se produire. Il s'agissait alors de prendre acte de cet échec, et d'en déduire, sans tergiverser, toutes les conséquences. Les marginaux à *la puissance deux*, ceux qui ne pouvaient pas même s'insérer dans les nouveaux dispositifs rééducatifs mis spécialement en place pour eux, réintégraient la maison de correction, la prison ou l'hôpital psychiatrique, mais gardaient encore, même dans ces situations-limites, un statut juridique et social, celui de Sujet irresponsable ou irrécupérable. Certes, au fil des tentatives et des échecs, ils devenaient de plus en plus insociables ou asociaux, voire étrangers à eux-mêmes (puisqu'on les empêchait d'entrer librement en résonance avec tout autre monde possible qu'un monde invivable) mais leur marginalité pouvait encore être interprétée comme le résultat d'une marginalisation susceptible de degrés, et non comme une marginalité absolument irréductible.

Or, ce que montre la tentative incomparable des Cévennes - et c'est le point sur lequel nous voudrions insister - c'est que le concept pur d'intégration ou d'inclusion (peu importe ici les mots employés, *ceux-ci ou d'autres*, car nous sommes très loin de notre façon contemporaine de poser la question<sup>11</sup>) tel que Deligny essaie de le penser doit justement nous permettre de *sortir du cercle des échecs de la rééducation*. La question habituelle de l'inclusion est celle de l'intégration ou de la réintégration, possible ou non, *dans l'espace social* ; d'où son lien avec celle de l'éducation, des apprentissages ou de l'orientation scolaire. Mais la question delignienne de l'inclusion est posée à un niveau radical, ontologique si l'on préfère. Le problème n'est plus de savoir si un enfant *mutique*, dit « arriéré » ou « incurable », peut avoir une fonction sociale ou vivre dans la société grâce à tel ou tel dispositif de formation ou d'insertion socio-professionnelle, mais de savoir, avant tout, s'il peut vivre *dans au moins un monde*, si, en deçà de tout ordre symbolique, la perspective d'être-au-monde veut encore dire quelque chose. En ce point, toute la question sera de savoir si les *mots* qui, en tenant lieu de choses, fondent toute discursivité, sont une condition *sine qua non* pour exister, c'est-à-dire pour faire l'épreuve du réel. Le langage est-il la condition de toute expérience possible ou n'est-il qu'un *événement aléatoire, plus ou moins probable, qui ne conditionne qu'un type particulier d'expérience* ?<sup>12</sup> Question-clé pour Deligny qui, confronté à des cas d'autisme très sévères, doit refondre la catégorie de « l'humain » pour l'étendre aux quasi-sujets mutiques. Question totalement inaudible à la fois pour les philosophes qui font du langage le propre de l'homme et les cliniciens qui font de la parole le principe du soin.

Curieusement, Deligny, l'ancien étudiant qui passait son temps au café en jouant au 421, mentionne explicitement ce jeu populaire au cœur d'une réflexion, pourtant très abstraite, sur le statut du langage. Cette hypersensibilité à la facticité de toutes choses tient sans doute autant à l'existentialiste ambiant de l'époque qu'à l'expérience de l'absurdité de la guerre et de l'hôpital psychiatrique<sup>13</sup>. Toujours est-il qu'elle ne saurait être sous-estimée car elle accompagne toujours, même si elle n'en est jamais la cause « psychologique », sa critique du langage. Soutenir que le langage lui-même (l'ordre symbolique, les institutions, etc.) surgit *par hasard*, c'est justement rejeter *a priori* toute explication psycho-psychanalytique ou même métaphysique de son origine. « Par hasard », cela veut dire que non seulement le langage, avec sa double articulation syntaxique et sémantique, n'est pas le propre de tous les hommes, mais encore, qu'il n'est pas là pour combler quelque fêlure ou béance dues à l'individuation d'un être-jeté-dans le monde ou séparé du sein maternel. On mesure ici à quel point la position antifinaliste de Deligny ne peut décidément pas s'accorder avec la conception finaliste et protectrice de la politique éducative contemporaine. L'« égalité des chances » et la « réussite » qu'il imaginait n'étaient que celles de l'égalité de probabilité de perdre ou de gagner

<sup>9</sup> Voir le livre de Pierre Macherey, *Le sujet des normes*, Paris, éd. Amsterdam, 2014, p. 103-130, ou encore, Yves Jeanne, « Fernand Deligny : liberté et compagnonnage », *Reliance*, n° 21, 2006/3 p. 113-118 (<https://www.cairn.info/revue-reliance-2006-3-page-113.htm> ; consulté le 23/11/2020).

<sup>10</sup> F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1181.

<sup>11</sup> Voir, par exemple, Serge Thomazet, « De l'intégration à l'inclusion. Une nouvelle étape dans l'ouverture de l'école aux différences », *Le français aujourd'hui*, vol. 152, n°1, 2006, p. 19-27.

<sup>12</sup> Fernand Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*, p. 206.

<sup>13</sup> Sur cette impression de contingence, voir le « Journal d'un éducateur », in F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 12-19.

lorsque les dés roulent. Même à propos de l'engagement le plus important de sa vie, Deligny se plaît à rappeler que son intérêt pour Janmari (Jean-Marie J.), enfant mutique qualifié à l'époque d'« encéphalopathe profond » qu'on lui a présenté fin 1966 - rencontre qui allait être déterminante pour la dernière tentative dans les Cévennes -, est dû à un concours de circonstances<sup>14</sup> : Janmari lui a été présenté alors qu'il venait de lire le mémoire de 1801 et le rapport de 1806 du docteur Jean Itard sur l'enfant de l'Aveyron<sup>15</sup>. Ce qui a produit un déclic, l'envie chez lui d'inverser la perspective d'Itard, et d'aller vivre dans la forêt avec Janmari plutôt que d'éduquer en ville un « enfant sauvage »<sup>16</sup>. Dans le même ordre d'idées, c'est encore *par hasard* que la tentative des Cévennes n'avortera pas puisque Deligny aura la surprise de recevoir un chèque de près de 10 millions (en anciens francs mais c'était conséquent à l'époque) de la part du groupe Pink Floyd<sup>17</sup>.

De plus, s'adapter au jour le jour aux comportements déroutants des enfants s'apparente plus à un bricolage ethnologique<sup>18</sup> qu'au travail ou aux recherches parfaitement réglés des éducateurs ou des pédagogues d'aujourd'hui. Il s'agit de prendre acte, peu à peu, de l'inquiétante étrangeté de l'homme, une étrangeté qu'on ne perçoit plus tant le langage et la masse de représentations qu'il draine nous aveuglent, ou du moins, faussent la perspective. Nous donner à mieux voir un proprement humain qui justement excède les définitions habituelles du propre de l'homme<sup>19</sup>, et pour cela, ne surtout pas se tourner vers les grands moralistes et philosophes, ni vers les grands paléontologues et scientifiques, mais plutôt vers un ou deux enfants autistes, telle est l'ambition intellectuelle extrême ou l'audace un peu folle de Deligny. Ce qu'il s'agit de mieux voir, au contact de ces enfants, ce n'est pas tant ce qui leur manque (en l'occurrence le langage) mais *avant tout ce qui nous manque, à savoir le monde d'avant le langage, l'être-au-monde d'avant les représentations proliférantes du monde*.

Si donc Deligny, par son travail de déconstruction, nous aide à mettre en perspective certains faits sociaux, certains dispositifs normatifs oppressifs, il nous aide aussi, en ancrant résolument sa prétention à la vérité dans des observations quasi ethnologiques, à toujours nous décentrer, au point de nous défier aussi de certains discours antinormatifs ou contre-culturels, y compris de type universitaire, qui circulent à l'intérieur d'un certain microcosme intellectuel. S'il y a dans certains textes de Deligny tout un jeu subtil avec les mots, avec le vocabulaire, mais aussi avec les signes en général, cartes ou images, c'est justement parce qu'il s'agit de toujours jouer le langage contre lui-même afin de nous en libérer, et non de le fétichiser. En matière de normativité, ce qui intéresse Deligny, ce n'est pas d'opposer d'un côté, une raison occidentale et, d'un autre côté, une déraison occidentale qui serait l'Autre de la raison, mais plutôt d'exhiber, en deçà de cette partition, et à l'instar d'un ethnologue ou d'un éthologue parti à la découverte d'un nouveau monde, l'ordre infra-rationnel qui secrètement gouverne, de façon immémoriale (c'est-à-dire avant toute date de naissance et avant toute mémoire personnelle), nos adhésions premières et par là même l'élaboration de tout repère et de toute norme. Que Deligny ne se soit jamais intéressé aux causes scientifiques de l'autisme, ni même à la question de l'éducation des enfants handicapés en général, c'est certain. Son débat n'est jamais celui d'une définition génétique ou clinique des différentes formes d'autisme. Mais cela ne doit pas nous empêcher de prendre au sérieux sa préoccupation, apparemment plus modeste, mais néanmoins radicale, d'adapter et d'élargir, au sens propre et pas seulement figuré, l'espace de vie des enfants qu'on lui confie. Très prosaïquement, il s'agit de réussir à faire en sorte que ces jeunes autistes cessent concrètement de « s'envoyer le front »<sup>20</sup> dans les murs (ceux de l'hôpital, de la maison familiale, ou même, dans les premiers temps de leur séjour dans les Cévennes, ceux du hameau de Graniers), et non pas, métaphoriquement, contre l'Institution avec un grand I ou contre des Normes avec un grand N. Car il y a chez Deligny toute une phénoménologie rigoureuse de l'espace, du corps et du sujet, qui intéressait son ami phénoménologue Henri Maldiney<sup>21</sup>, et qui, même si elle ne veut jamais s'instituer en savoir universitaire, donne à penser l'émergence et la délimitation difficiles d'un Corps-Sujet sur fond de monde.

Émergence et délimitation difficiles qui révèlent - et c'est bien ce qui fait scandale - l'impossible émergence d'un Sujet pleinement conscient de lui-même, *et ce, malgré toute la disponibilité de l'entourage et tous les dispositifs environnants*. Aux yeux de Deligny, l'enfant mutique n'est pas un sujet au sens habituel du terme puisqu'il n'a ni langage ni conscience de lui-même. C'est en cela que consiste son irréductible marginalité. Janmari nous fait songer au Narcisse d'Ovide<sup>22</sup>. Privé

---

<sup>14</sup> Cf. l'interview de Fernand Deligny par Jacques Chancel dans l'émission « Radioscopie » du 17 décembre 1980 (archives INA : <https://madelen.ina.fr/programme/fernand-deligny>).

<sup>15</sup> « Mémoire et rapport sur Victor de L'Aveyron », in Lucien Malson, *Les enfants sauvages*, Paris, Union générale d'Éditions, 10/18, 1978, p. 125-246 (1<sup>ère</sup> éd. : 1964).

<sup>16</sup> « J'avais pensé, en lisant le rapport d'Itard : pouvait pas lui foutre la paix à c'enfant-là ? » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 696).

<sup>17</sup> Cf. l'interview de F. Deligny par Jacques Chancel, *op. cit.*

<sup>18</sup> Le terme « ethnologue » est explicitement assumé par Deligny. Voir, par exemple, Fernand Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*, p. 169, et surtout l'essai « Singulière ethnologie » in F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 1377 et suivantes.

<sup>19</sup> « Si on entend que parler de l'humain de nature, c'est drainer les humanismes stagnants, on n'a rien entendu de ce que j'ai voulu dire » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*, p. 118).

<sup>20</sup> « Jean-Marie (...) courait vers le mur le plus proche, quelle que soit la distance, et s'envoyait le front dedans, à la volée » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 697).

<sup>21</sup> Voir la table ronde filmée, avec notamment Henri Maldiney, Josée Manenti et Jean Oury, dans *Le cinéma de Fernand Deligny...*, DVD n°2, *op. cit.* À travers les propos de Maldiney se donne aussi à entendre, nous semble-t-il, la voix d'Erwin Strauss, auteur d'un ouvrage pionnier intitulé *Du sens des sens* (1935). Nous reviendrons plus loin sur la portée et les limites de la contribution proprement cinématographique (et pas seulement littéraire) de Deligny à une phénoménologie des corps-sujets.

<sup>22</sup> Non seulement, comme certains enfants autistes, le narcissisme d'Ovide est attiré par l'eau, mais, en outre, prisonnier d'une réflexivité purement optique qui le piège, il reste incapable de toute distanciation ou conscience de soi. Et même lorsqu'il pressent, comme le rapporte Ovide, que l'image dans l'eau n'est que sa propre image, il n'en déduit rien, n'élabore aucune stratégie pour s'en sortir, ne remet pas en cause la pertinence d'un donné immédiat et instantané qui n'est, à chaque instant, que ce qu'il est et rien que cela. Il ne juge pas, ne doute de rien et ne se doute de rien ; il est, sans distance, le cours du monde lui-même (cf. Ovide, *Les Métamorphoses*, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard, Paris, GF Flammarion, 1996).

d'intériorité, il est privé de réflexivité. Ce qui fonde ses conduites - mais on ne doit pas dire « ses » conduites - ce n'est jamais un projet, un concept, mais une sensibilité énigmatique, un système de sensations et de mouvements qui le traversent et le *mettent en prise avec le monde*, d'une façon qui ne peut qu'apparaître anormale mais qui, pourtant - et c'est cela que Deligny veut donner à voir - finit par constituer une configuration stable qui, *n'étant ni le produit d'un mouvement purement mécanique ou instinctif ni le résultat d'un choix rationnel*, peut être interprétée comme la trace d'une *subjectivation minimaliste*, comme l'indice d'un écart entre ce qui est de l'ordre de la Nature et de l'ordre de la Liberté. Pour tenter de clarifier cette perspective d'une constitution paradoxale d'un quasi-sujet (à l'extérieur du langage) mais néanmoins attestée par ce qui se donne à observer, Deligny laisse entendre, avec des accents nietzschéens<sup>23</sup>, que le mode d'être de l'autiste, loin de nous être totalement opaque, nous renvoie, tel un miroir plus ou moins déformant, à nos propres possibilités d'insouciance et d'oubli, comme si la probabilité d'un point de contact possible entre le *sujet domestiqué que nous sommes*<sup>24</sup> et le *quasi-sujet que nous n'avons pas été* n'était pas nulle. Ce point de contact, sorte de *focus imaginarius*, sorte d'horizon inéliminable mais toujours fuyant, est ce qui a pour nom « commun ». Le « commun » *stricto sensu* (en un sens très spécifique du terme que *l'on ne rencontre que chez Deligny*<sup>25</sup>), n'est ni le « solidaire » ou le « charitable »<sup>26</sup> (le « commun » du communisme qui s'oppose à l'individualisme ou celui de la communauté, par exemple, la charité religieuse) ni le « coutumier » (le « commun » ethno-psychologique de gestes et rituels ancestraux qui, de génération en génération, se transmettent, se répètent et se stratifient sans qu'on s'en rende compte) qui, eux, impliquent toujours la présence, même implicite, de systèmes de signes et de symboles, et donc du langage lui-même. Le « commun » *stricto sensu*, lui, ne peut être ni localisé, ni - ce qui est certes paradoxal<sup>27</sup> - formulé ou construit, mais seulement pressenti (en tant que virtualité ou possibilité indéfiniment offerte) malgré tout ce qui le voile. Pour pouvoir faire signe vers lui, et qui plus est, s'y installer, il faudrait avoir traversé le langage lui-même<sup>28</sup>, y compris toutes les dialectiques de la « solidarité » qui drainent avec elles tout un imaginaire ou un ordre symbolique latent mais déjà « domestiqué », et celles du « coutumier » qui impliquent, elles, en deçà de toute subjectivité et intersubjectivité, une mémoire atavique apparemment présymbolique mais en, vérité, faite seulement d'automatismes psychologiques qui ont à voir avec la causalité et non avec le type de relation *sui generis* (« point de contact » entre nous et l'enfant autiste) du commun delignyen. Soulignons, afin d'éviter tout contresens, que si du point de vue extérieur des éducateurs-observateurs de Graniers, l'enfant autiste *semble bel et bien participer*, comme tout membre du groupe, au régime du « coutumier »<sup>29</sup> (c'est-à-dire à l'ensemble des tâches quotidiennes réglées et des trajets dans un espace bien balisé), et *paraît donc intégré à un réseau*, en vérité, il ne s'agit là que d'une apparence ou d'une mise en scène. Si rien n'interdit aux parents ou aux visiteurs occasionnels de *croire* que la participation visible des enfants au réseau vaut inclusion (ce qui *apparaît* serait ce qui *est* !), il convient toutefois de souligner, sauf à déjà se faire démagogue (et Deligny n'a jamais cédé un pouce de ses prétentions à l'objectivité) que ce commun « postulé » n'est pas le « commun » *stricto sensu*.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : en termes d'apprentissages et d'inclusion, la démarche de Deligny n'a décidément rien à voir avec celle de la politique éducative d'aujourd'hui. Le « commun » dont il parle n'est pas celui, institué par une « éthique de la discussion », dans le cadre d'une « communauté éducative » préoccupée par la scolarisation et l'insertion socio-professionnelle de tous les jeunes.

### III. La notion delignienne de « commun » : une inclusion d'avant toute inclusion instituée

Que la perspective de Deligny soit abstraite et très déroutante, et fasse étonnamment contraste avec sa vie simple dans les Cévennes, c'est certain. Mais, si l'on resitue ses textes théoriques, qui ne sont jamais d'un abord facile, dans le contexte philosophico-psychanalytique des années 1970 - n'oublions pas qu'il a entretenu des contacts physiques ou épistolaires avec des intellectuels de l'époque, dont, par exemple, Félix Guattari, Jean Oury ou Jacques Lacan-, alors beaucoup de choses s'éclairent. La tentative des Cévennes n'est pas celle, on l'a vu, d'une inclusion institutionnalisée et programmée, mais une recherche qui, d'observations en observations, de textes en textes, a l'intention de ne pas en rester, comme lors des tentatives précédentes, aux demi-mesures d'une inclusion ratée. Il s'agit cette fois-ci d'*aller recueillir l'expérience inclusive à sa source*, avant qu'elle ne se disperse *en une foule d'expériences inclusives circonstancielles* qui posant toutes, en fonction des lieux et des époques, leurs propres conditions, nous ont fait oublier qu'il existe un « commun » d'avant tout partage symbolique (langagier, socio-politique) institué, d'avant toute condition de possibilité. Comme un poisson dans l'eau ne sent plus l'eau, nous ne sentons plus le système de représentation qui entrave pourtant notre pensée du « commun », en la réduisant souvent à des logiques stéréotypées (intérêt commun / intérêt particulier ; volonté générale / volonté individuelle ; altruisme / égoïsme ; etc.). Certes, la pensée a besoin pour penser de faire des distinctions (toute détermination est une négation), et l'esprit a besoin pour se manifester de la lettre. Mais les distinctions logiques ou langagières ne doivent toutefois pas, aux yeux de Deligny, nous retenir d'envisager la possibilité d'un commun « pur » ou « absolu », qui, lui, échapperait à tout relativisme définitionnel,

<sup>23</sup> « L'individu délivré de l'obligation et vivant selon un mode d'être innocent de l'Être » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 176-177).

<sup>24</sup> « L'homme-que-nous-sommes est le produit d'une longue domestication » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 57).

<sup>25</sup> « Or le *commun* dont je veux parler, réfractaire à l'intrusion du langage, ne communique ni ne communique » (...) Je parle du commun comme d'autres parlent d'inconscient, le commun est liminaire » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 144 et p. 216).

<sup>26</sup> Cf. F. Deligny, *Œuvres*, op. cit., p. 1103 et *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 192.

<sup>27</sup> « Comment construire du commun quand on ne peut pas en parler, quand on ne peut pas le projeter, quand l'autre n'est pas à disposition pour le réaliser, mais seulement proche, attentif ? Sans langage il n'y a pas d'esclavage ou de domestication possible, pas de mise en ordre possible, pas de coopération possible sans doute ? Et pourtant cette coopération s'organise » (Anne Querrien, « Fernand Deligny, imager le commun », *Multitudes*, n° 24, 2006/1, p. 167-174 ; <https://www.cairn.info/journal-multitudes-2006-1-page-167.htm>, consulté le 23/11/2020).

<sup>28</sup> « Ce que nous avons à traverser, c'était le langage » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 68).

<sup>29</sup> Cf. notamment F. Deligny, *Œuvres*, op. cit., p. 861 et *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 49.

ou, en d'autres termes, d'une inclusion *sans exclusion*, d'une inclusion radicale ou inconditionnée (n'étant, en aucun sens, *sous condition*). Aller rechercher l'expérience inclusive à sa source n'est donc pas facile, puisqu'il faut en quelque sorte, comme le dit Deligny « traverser le langage ». Il faut tenter de dire et, en tout cas, de *donner à voir*, ce nœud originaire qui, toujours et déjà, nous relierait tous, autistes et non-autistes, ce « point de contact » hors de tout plan et ligne réels, mais *qui néanmoins n'aurait rien d'imaginaire ou d'utopique* puisqu'il se situerait bien quelque part (mais où ?) à l'intérieur de ce *champ physique* qu'est le hameau de Graniers<sup>30</sup>. Mais comment suivre ici Deligny ? Comment accorder quelque crédit à une hypothèse qui a, malgré tout, des allures de croyance ou de postulat gratuit ?

Pour mieux nous figurer l'expérience d'un être-au-monde d'avant l'être-en-société, d'un lieu pré-symbolique, pré-subjectif et pré-objectif, où il y a encore du « jeu » dans les déterminations (et où deux contradictoires, en l'occurrence Autisme et Non-autisme, demeurent encore indifférenciés ou en suspens), il nous semble opportun de recourir à l'idée de « champ transcendantal ». Il nous semble en effet - telle sera en tout cas ici notre hypothèse de travail - qu'en passant le « commun » delignyen au crible de ce concept philosophique, on pourrait mieux en saisir toute la cohérence.

L'idée de champ transcendantal, thématisée par Merleau-Ponty<sup>31</sup> puis reprise par Deleuze, permet de pointer, en deçà des partages conceptuels bien connus de l'histoire de la philosophie (noumène/phénomène, être/étant ; sujet/objet ; corps propre/corps objectif ; espace vécu/espace figuré ; etc.), un champ de forces ou de flux qu'aucune vision ou pensée de survol ne saurait embrasser. À ce niveau d'expérience radicale, qui est celui du tout-venant de la phénoménalité, toute configuration, par définition métastable, s'impose d'elle-même et pour une durée indéterminée, sans qu'il soit possible de repérer clairement les conditions de l'énigmatique donation du donné, que ces conditions soient d'ailleurs pensées en termes de transcendantalisme (en invoquant, par exemple, comme chez Kant, la notion d'un « Je pense » autour duquel la phénoménalité s'articule) ou encore en termes d'évolutionnisme (en invoquant, par exemple, comme chez Bergson, la notion d'un élan vital qui s'interrompt et se relâche, ce qui explique l'émergence de la matière). Dans cette perspective - qui, du reste, n'est qu'une *expérience-limite de pensée* - le langage, poussé dans ses derniers retranchements, est sommé de faire signe vers ce qui précède toute représentation, et de nous donner à entrevoir, en quelque sorte par effraction, un lieu antérieur à tous les lieux nommés et nommables, un sol mouvant réfractaire à toute interprétation. Quoi qu'il en soit, à ce niveau, on ne saurait parler d'un Sujet ou de temporalité : il n'y a encore ni futurition ni souvenir. Il s'agit d'une zone-limite où il y a *de la* continuité, *de la* synthèse, c'est-à-dire des synthèses impersonnelles, des processus anonymes, des systèmes d'images qui ne sont le monopole d'aucun Sujet. C'est d'ailleurs, soit dit en passant, ce même concept dont font usage aujourd'hui, explicitement ou non, certains phénoménologues de l'animal<sup>32</sup> afin de penser une refonte non juridique de la notion de Sujet. En revenant à un champ pré-subjectif et pré-objectif, on déconstruit les dualismes figés de la tradition, on chamboule les frontières et les partages.

Que ce champ transcendantal, ou ce plan d'immanence<sup>33</sup> comme l'appelle aussi Deleuze, ne soit qu'un mythe philosophique ou un modèle comme un autre, c'est certain. Mais il nous semble qu'une telle modélisation a le mérite d'apporter un supplément d'intelligibilité à ce sol originaire, tant cherché, qu'est le « commun » delignyen. Que Deligny, méfiant à l'égard des discours systématiques et totalisants des philosophes, ne s'y soit jamais, à notre connaissance, explicitement référé (et notre objectif n'est évidemment pas de soutenir ici que, dans le contexte des spéculations de son époque, il aurait pu ou dû s'y référer !), n'enlève rien à sa portée heuristique. Ici, il s'agit de trouver un biais. Au lieu de devoir imaginer un rapport pour le moins paradoxal entre deux termes *déjà séparés* (autistes et non-autistes) qu'il faudrait relier (mais comment ? Par quel miracle si l'enfant reste hors du langage, et si, de notre côté, nous ne pouvons jamais revenir à un mutisme d'avant l'ordre symbolique ?), il s'agit plutôt de montrer qu'originellement, dans le plan d'immanence, *tout est dans tout, que tout est miscible*, et que toutes les déterminations ontiques (par exemple, être ou non autiste) ne sont donc, sous cet angle, que secondaires (même si, à nos yeux, elles paraissent premières). Autrement dit, nous participons tous, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou pas, *et quels que soient les effets de relief produits par les plis et les replis de l'Être, quels que soient les miroitements de surface*<sup>34</sup>, dont ceux du langage, de l'imaginaire ou du symbolique (qui nous persuadent de prendre les déterminations secondaires pour des déterminations premières), à un même plan d'immanence, un plan où personne n'entre et dont personne ne sort.

Précisons toutefois que si ce type de modélisation philosophique peut éclairer le propos de Deligny, c'est à condition de ne pas aller trop loin. Car le but n'est jamais de substituer à *sa pensée* du commun une métaphysique de l'être et de l'étant qui, elle, par exemple, rechercherait le principe, transcendant ou quantique, d'une participation réglée de l'apparition-disparition des phénomènes<sup>35</sup>.

Ainsi, dans le cadre d'une pensée rigoureuse du champ transcendantal et du plan d'immanence, on peut admettre que Janmari, et tous « ces gamins, là », sont *avec nous*, qu'on les inclue ou non, qu'on les exclue ou non. Condition que l'on peut

<sup>30</sup> « Qu'on ne se méprenne point en allant supposer que je décris l'enfant autiste comme le prototype d'une humanité meilleure » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 206).

<sup>31</sup> « L'explicitation qui avait mis à nu le monde vécu, en deçà du monde objectif, se poursuit à l'égard du monde vécu lui-même, et met à nu, en deçà du champ phénoménal, le champ transcendantal (...) seule de toutes les philosophies, la phénoménologie parle d'un *champ transcendantal*. Ce mot signifie que la réflexion n'a jamais sous son regard le monde entier et la pluralité des monades déployés et objectivés et qu'elle ne dispose jamais que d'une vue partielle et d'une puissance limitée » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Introduction, IV, Paris, TEL « Gallimard », 1976, p. 73-74). À propos de cette notion, voir le dernier texte de Deleuze : « L'immanence, une vie... », in *Philosophie*, Paris, éd. de Minuit, Paris, n° 47, septembre 1995, ou encore l'ouvrage de Bento Prado intitulé *Présence et champ transcendantal : conscience et négativité dans la philosophie de Bergson*, présentation et traduction par Renaud Barbaras, Hildesheim, Georg Olms Verlag, « Europaea Memoria », 2002. Bento Prado, qui utilise la notion de « champ transcendantal » dans le cadre de sa thèse sur Bergson, rappelle le contenu des débats sur cette question dans les années 1950, notamment l'interprétation que donne Jean Hyppolite à partir d'une lecture de Fichte (cf. p. 101 et suivantes).

<sup>32</sup> Cf., par exemple, Florence Burgat, *Biologie de l'homme et phénoménologie des animaux*, Paris, L'Harmattan, 2013.

<sup>33</sup> Cf. Gilles Deleuze, *Cinéma. I. L'image-mouvement*, Paris, éd. de Minuit, 1983, p. 87-88.

<sup>34</sup> « Ça se dit que la mer miroite alors que personne se s'y voit » (Fernand Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 129).

<sup>35</sup> Cela dit, ce type d'interrogation, surtout dans les dernières années, lorsqu'il réfléchit sur le cinéma, n'est pas non plus totalement absent des textes d'un Deligny lecteur de Heidegger.

qualifier d'inclusion radicale ou inconditionnelle parce qu'en ce point d'immanence, personne ne choisit d'inclure ou d'exclure. Ce qui veut dire que l'absentéisme mental de Janmari, *sa prétendue « extériorité » à tout monde mental et physique*, sa « monstruosité » ou son « anormalité » irréductible, sont encore, en fait, des modes d'immanence. Ce qui, au passage, signifie aussi que Deligny n'entend jamais faire de la « Nature » un modèle. Sous l'angle d'une pensée de l'immanence, qui rejette les distinctions philosophiques académiques, ce modèle n'est pas assez radical. Car, nous avons encore besoin pour le poser de l'opposer à un autre modèle, celui de la « Culture » ; ce qui nous contraint à intérioriser, même en la niant, la normativité que nous prétendons théoriquement suspendre. C'est cette récusation delignienne de la dialectique Nature/Culture (dont celle de la transformation de la nature inculte de l'enfant) que le cinéaste François Truffaut, auteur, en 1969, de *L'enfant sauvage* ne put comprendre (même s'il avait d'abord tenu compte, en 1959 et peut-être sur la base d'un malentendu, des conseils de Deligny à propos de la scène finale de son film *Les quatre cent coups*, lorsque l'enfant court librement à travers la campagne jusqu'à la mer). Contrairement au projet du docteur Itard, il ne s'agit jamais pour Deligny de « dresser » ou « redresser » l'enfant mutique, en le forçant à faire d'autres gestes que ceux qu'il répète spontanément et à l'excès (car cela conduirait à des crises). Il ne s'agit pas, comme le montre François Truffaut, dans *L'enfant sauvage*, de le « moraliser » ou d'en faire un « perroquet » singeant la parole. *Il faut plutôt penser tout autrement, changer de système de référence, de paradigme, de regard.*

Changer de regard et constater, non sans surprise, que certaines virtualités, totalement refoulées par nos modes de vie dits « normaux », se réactualisent, grâce à « ces enfants, là » dans un espace certes bien réel mais totalement déroutant pour nous. Les enfants, privés de leur propre intériorité, sont certes des quasi-sujets *mais en aucun cas ils ne sont privés de monde*. Leur relation au monde est tangible<sup>36</sup>, et sous cet angle, *ils sont originairement un mouvement vers la subjectivité*, donc sujets en puissance et en devenir, enveloppés dans les plis et les replis de l'être. En tout cas, ils ne sont pas des choses ou des corps-choses, *ils sont bel et bien au monde. C'est un fait*. Ils y participent donc de plein droit, du "droit" de l'immanence, en deçà de toute représentation et de tout langage. En ce sens, s'il existe bien *originairement* des "droits" de l'enfant autiste, cela n'est donc jamais à entendre au sens juridique ou moral de l'expression. Car aucune obligation ni même « obligatoire du signe »<sup>37</sup> n'est ici en jeu. Selon la formule de Deligny, ces "droits" sont « informulables »<sup>38</sup>.

Remarquons enfin que dans le cadre d'une pensée rigoureuse de l'immanence, où tout n'est qu'effet de saillie plus ou moins prégnant, plus ou moins durable, où donc signifié et signifiant peuvent tour à tour occuper ou quitter le devant de la scène, on perçoit plus facilement toute la portée des fameuses « lignes d'erre », dont certaines, aux allures de rhizomes, ne laissèrent pas Deleuze indifférent<sup>39</sup>.

« L'équipe trace régulièrement l'ensemble de ces trajets [« ces » trajets ne sont pas les lignes d'erre elles-mêmes mais des trajets coutumiers que tous, enfants et adultes, empruntent régulièrement au fil des activités] en même temps que les lignes d'erre d'un enfant [qui, elles, sont typiques des mouvements aléatoires mais apparaissent néanmoins, avec le temps, statistiquement prévisibles, grâce à la juxtaposition des calques sur lesquels les éducateurs tracent ces lignes]. Pourquoi ces cartes ? Pour raviver cette mémoire psychotique que nous avons tous, pour voir ce que le regard ne peut plus voir : le balancement de Janmari qui se fait aux nœuds des trajets du coutumier, la redécouverte par un enfant d'un endroit passant près de la rivière. Ces cartes mettent au jour cette extraordinaire sensibilité de l'enfant psychotique à l'ordre des choses qui fait par exemple qu'un cendrier, disparu trois ans auparavant, réapparaît, retrouvé par Janmari sur un simple geste, un "rien", un tapotement sur la table qui est venu lui faire signe, lui rappeler que là était sa place »<sup>40</sup>.

Le but n'est pas de vouloir déchiffrer, à l'instar du psychanalyste interprétant les rêves ou les actes manqués, ou du surréaliste décelant dans l'écriture automatique quelque révélation supérieure, le sens manifeste de ces tracés<sup>41</sup>, ce qui supposerait qu'il y ait une « norme » ou une « vérité » en soi à l'extérieur du plan d'immanence.

Dans le même ordre d'idées, le film « documentaire » de Renaud Victor, co-réalisé avec Deligny, et qui s'intitule *Ce gamin, là*<sup>42</sup>, n'est au service d'aucune thèse. Les images sont saisissantes, et si l'on peut dire, parlent d'elles-mêmes pour dire qu'au fond, il n'y a rien à dire. Mieux : elles montrent paradoxalement qu'il n'y rien à voir sinon qu'au fil d'un pur devenir d'avant toute temporalité, des corps-sujets déambulent qui, sans être des objets, ne sont pourtant jamais de purs sujets. Les enfants *et les adultes eux-mêmes* sont donnés dans un même plan d'immanence, celui, ici très concret, des images cinématographiques produites par toute une phénoménotechne<sup>43</sup> : il y a bien des actes, des gestes, etc., une vie *côte à côte*, et même, *apparemment*,

<sup>36</sup> « C'est qu'alors IL avait entrepris de son propre élan un long trajet, peut-être à longer ce long tuyau noir qui s'en allait plonger dans un bassin. Il était parti de son petit pas régulier, à peine couru ; le tuyau aurait pu avoir des kilomètres et des kilomètres, Janmari l'aurait longé pour en arriver à la gambade de fête à l'eau retrouvée. À genoux, il s'y mettait, et les attitudes qui lui venaient étaient identiques à celles que des peuplades innombrables ont prises et prennent au moment de la prière » (F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 787).

<sup>37</sup> F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*, p. 175.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 138.

<sup>39</sup> Cf. G. Deleuze et F. Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, éd. de Minuit, 1980.

<sup>40</sup> F. Deligny, *Œuvres, op. cit.*, p. 852 et p. 949 et suivantes. Voir aussi : Béatrice Han Kia-Ki, « Deligny et les cartes », *Multitudes*, n° 24, 2006/1, p. 185-192 ; Doina Petrescu, « Tracer là ce qui nous échappe », *Multitudes*, n° 24, 2006/1, p. 193-201 ; Erik Porge, « Fernand Deligny, un style de vie avec les autistes Y être entre les lignes », *Enfances & Psy*, n° 48, 2010/3, p. 130-136.

<sup>41</sup> « Nous ne prenions pas les manières d'être des enfants pour des messages embrouillés chiffrés et à nous adressés » (F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes, op. cit.*, p. 60).

<sup>42</sup> Voir *Le cinéma de Fernand Deligny*, cité plus haut.

<sup>43</sup> Le rapport de Deligny ou de Victor Renaud au pouvoir de l'image-cinéma reste certes assez intuitif par rapport à celui de Deleuze. Deleuze montrera, lui, de façon parfaitement maîtrisée, que la technique cinématographique et son langage d'images ont des pouvoirs de modélisation qui surpassent toute autre expression. Les « images-temps », d'abord fabriquées par le cinéma expérimental, puis par le néoréalisme italien des années 1950, auraient même le pouvoir de nous donner à voir ce que peut être un temps non spatialisé (ce que le philosophe Henri Bergson nommait la « durée pure »), c'est-à-dire une pure altération, indépendante des schèmes sensori-moteurs et de toute représentation du

certain apprentissages informels, mais l'on ne peut jamais repérer entre les protagonistes en jeu un quelconque processus vertical ou horizontal de « transmission ». *C'est autre chose*. Il s'agit plutôt de manières d'être-au-monde que l'on doit bien prendre en compte puisqu'elles ont lieu. *Mais ces manières d'être semblent irréductibles aux logiques d'apprentissage et aux découpages conceptuels que l'on connaît*.

Revient toutefois, une fois dissipé l'effet hypnotique produit par les concepts philosophiques, par les lignes d'erre ou les images cinématographiques, une question de fond : *ce « commun » existe-t-il objectivement ?* Qu'une telle hypothèse soit philosophiquement cohérente dans le cadre d'une pensée de l'immanence, nous avons pu le montrer. Le « commun », toujours et déjà là, existerait en deçà de toutes nos représentations, ces dernières n'étant, en fait, que des points de vue différents sur un sol originnaire qui les précède et les excède. Il n'y aurait donc pas à construire le commun (puisque nous vivons et nous mouvons en lui) mais seulement à en prendre conscience, en cessant notamment de survaloriser la logique transcendantaliste des « conditions de possibilité » qui nous en tient à distance. Mais est-ce réellement convaincant ? Cela suffit-il à faire de Deligny le précurseur d'une « inclusion sans condition » qui, du reste, en tant que telle, s'élargirait à tous les êtres, bien au-delà de la seule question de l'autisme ? Autrement dit, ne sommes-nous pas personnellement victime, d'un nouveau mythe, celui de l'immanence ? Ne sommes-nous pas tributaire des modes de pensée en vogue aujourd'hui ? Ne risquons-nous pas d'inscrire inconsciemment Deligny dans un courant philosophique immanentiste, dont Spinoza et Deleuze, ou encore le Bergson du début de *Matière et mémoire*, seraient les grands représentants ? Pire : en laissant croire qu'il suffit d'un renversement de perspectives et d'une conversion du regard, ne décourageons-nous pas par avance, au nom d'une sorte d'argument paresseux, des avancées juridiques pourtant cruciales ? Autant de questions que l'on peut résumer par une seule : après tout, le réel de la « vraie vie » (comme on dit), dans sa bigarrure ou sa banalité, dans tout ce qu'il a de décevant ou de réjouissant, dans son empiricité et sa complexité irréductibles à toutes nos modélisations ou phénoménologies, *ne fait-il pas, en dernière instance, toujours droit ?*

Oui, bien sûr, et Deligny, le sait mieux que personne. Lorsqu'il fait, par exemple, le récit<sup>44</sup> de ses déboires dans les Cévennes avec les propriétaires de maisons délabrées qu'il croyait à l'abandon et de terrains qu'il prenait pour des espaces libres de droits - propriétaires qui se sont vite manifestés pour éviter tout « squattage » ou pique-nique sauvage -, c'est bien le réel de la « vraie vie » qui, ici, le rappelle - et donc nous rappelle - à l'ordre. Dans l'expérience telle qu'en elle-même (et non pas telle que les philosophes la modélisent), ce qui existerait plutôt, c'est un incessant mouvement d'exclusion, qui, en l'occurrence, ne s'explique pas tant par la fameuse peur de l'Altérité, que par le sentiment de vivre une injustice absolue<sup>45</sup>, ici, le sentiment d'une atteinte au droit sacré de propriété ! Du reste, tant que leurs biens immobiliers et mobiliers ne risquaient rien, les propriétaires étaient tout à fait prêts à admettre la présence d'enfants autistes dans le hameau de Graniers. En ce point, les choses sont donc on ne peut plus claires : le cours des événements ne fait que confirmer l'éternelle répétition d'une lutte des consciences<sup>46</sup> dont les enfants mutiques seront toujours exclus *a priori*, parallèlement à toute exclusion ou inclusion empirique. Le problème n'est donc pas seulement celui de l'extension anonyme d'une rationalité techno-bureaucratique qui, arraisonnant le monde pour produire toujours plus de marchandises, ne laisserait aucune place aux enfants improductifs. Le problème, strictement interne au Monde des êtres doués de langage et de représentation, tient avant tout à la nature de leur intersubjectivité. À la question « Le commun dont nous parle Deligny existe-t-il objectivement ? », nous devons donc répondre, de façon décevante mais crédible, qu'il existe ou existera *pour nous* à chaque fois que la représentation de sa possibilité s'impose ou s'imposera plus fortement que la représentation de son impossibilité. Tout ne serait donc - évidence ou lapalissade à l'intérieur d'un Monde de Sujets - qu'une affaire de points de vue.

Cela étant dit, il reste permis de remarquer qu'un tel perspectivisme ou relativisme qui vaut *pour nous* ne vaut pas, aux yeux de Deligny, *pour les enfants mutiques* dont le point de vue, ou plutôt ce qu'il nomme « le point de voir »<sup>47</sup> (puisque'ils sont *a priori* exclus de tout point de vue), relève d'un autre système de référence, certes impromouvable par eux sur la grande scène de la lutte des consciences, mais tout aussi *réel* que le nôtre. Sauf à « éliminer » (de façon non métaphorique) de la surface de la planète tous les êtres mutiques, non seulement les patients, jeunes ou âgés, atteints de troubles mentaux sévères mais aussi les animaux, force est de reconnaître (et cela, seulement au nom du bon sens ou du sens commun) qu'il existe bien, *jusqu'à présent, d'autres systèmes de référence*, que celui des hommes dits « normaux ». Qu'un anthropocentrisme tenace, renforcé par un transcendantalisme philosophique (qui, comme nous l'avons déjà évoqué, articule toute phénoménalité autour d'une conscience de soi continuellement présente à toutes ses représentations) nous conduise à minimiser cette évidence (en la ramenant

---

déplacement d'un objet dans l'espace. Pour produire un tel effet, il faut, par exemple, désaccorder les impressions visuelles et les impressions sonores. Ou alors, il faut faire des gros plans tellement prégnants que, théoriquement, de telles images, difficilement interprétables tant elles déjouent les lois optiques de la perception habituelle (distinction fond / forme ou champ / hors champ), devraient nous fournir un modèle de ce que peut-être, chez certains, une anomalie psychopathologique de leur « être-au-monde », par exemple, un trouble sensitif ou perceptif, mais aussi un trouble de la conscience ordinaire du temps (qui, « normalement », part d'un présent sensori-moteur nettement circonscrit pour aller soit vers le passé, soit vers le futur). Grâce aux techniques de filmage et de montage, nous pourrions ainsi voir ou ressentir le monde d'un autre point de vue que le nôtre. Nous pourrions en quelque sorte nous mettre à la place d'un autre Sujet, et même nous délester de notre identité, puisque, dans un plan d'immanence où tout n'est qu'images, les souvenirs, habituellement considérés comme garants de l'identité du Sujet, ne sont que des images comme les autres, quoique plus prégnantes (et non quelque chose de l'Esprit). Cf. G Deleuze, *Cinéma I. L'image-mouvement*, *op. cit.*, ainsi que *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, éd. de Minuit, 1985.

<sup>44</sup> Cf. l'interview de F. Deligny par Jacques Chancel, *op. cit.*

<sup>45</sup> Dans son ouvrage intitulé *La Guerre et la Paix* (1861), Proudhon fait de cette impression de vivre une injustice absolue - qu'il nomme « conatus » et qui, en elle-même, peut être totalement infondée ou délirante (même si elle prend l'apparence d'un idéal de justice) - le ressort de toute guerre.

<sup>46</sup> Dont Hegel ou Sartre, que Deligny cite parfois, sont les théoriciens. Voir la célèbre « dialectique du maître et de l'esclave » dans la *Phénoménologie de l'esprit* (1807), dont Sartre s'inspirera dans *L'être et le néant* (1943).

<sup>47</sup> Ce voir n'est pas un « se voir ». Cf. F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, *op. cit.*, p. 217.

à une *évidence sous condition transcendantale*), c'est tangentiellement possible. Mais jamais au point - sauf à se faire paradoxalement plus « psychotique » que ceux que l'on dit « psychotiques » - de l'abolir. En sommant ceux qui parlent de reconnaître que le langage n'est pas la condition de l'être, Deligny a donc réussi, peut-être le premier, à renverser les perspectives, en renvoyant le Sujet parlant au risque de son propre enfermement dans le langage. Ce qui est tout autre chose que la simple prise en compte d'un perspectivisme des points de vue. Et c'est en ce sens que l'on peut en faire un précurseur.

Le régime de vérité ou le système de représentation de Deligny n'est pas le nôtre. D'une part, il ne s'agit pas pour lui de chercher à connaître, en scientifique ou thérapeute, les causes de l'autisme ; d'autre part, sa question n'est jamais celle, contemporaine, de l'inclusion à l'école. Mais si Deligny ne découpe pas et ne construit pas les faits comme nous, ce n'est pas parce que c'est un rebelle, un libertaire, un esprit fort, un amateur, un charlatan ou un chef de tribu, mais tout simplement parce que c'est une sorte d'ethnologue de notre propre société, un ethnologue de l'*homo loquax*, de l'homme bavard qui aime avant tout parler pour parler<sup>48</sup>. Lui, le taiseux, ne se sent bien qu'avec des enfants mutiques mais dont les déplacements dans l'espace et les moindres gestes l'interpellent et deviennent pour lui matière à penser. Non pas d'ailleurs qu'il « aime » ces enfants ou qu'il leur soit entièrement dévoué, etc., ce langage de l'amour et de l'émotion relevant encore, à ses yeux, des représentations de l'*homo loquax*<sup>49</sup>, mais tout simplement - mais le simple n'est pas le plus facile - parce qu'il a forgé, avec quelques amis, quelques marginaux qui eux aussi y trouvent leur compte, un mode de vie qui lui convient<sup>50</sup>. S'il n'est surtout pas question de faire de Deligny un modèle à suivre (du reste, qui voudrait ou pourrait être un « éducateur-écrivain » vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?), il reste néanmoins utile de nous demander, grâce à lui, quels types de *Sujet* et de *Monde* l'école veut promouvoir. Il serait notamment utile d'enquêter sur les schèmes dualistes qui, au cœur d'une école contemporaine prétendument égalitaire et inclusive, conditionnent encore subrepticement l'élaboration des programmes, le choix des disciplines d'enseignement, ou encore la valorisation de certaines compétences chez les élèves ou les professeurs. Il se pourrait, par exemple, qu'une certaine conception courante du *cogito* cartésien (du fameux « Je pense donc je suis ») exclut souvent, sans même que nous nous en rendions compte, tout autre forme d'existence.

## Bibliographie

- BURGAT F., *Biologie de l'homme et phénoménologie des animaux*, Paris, L'Harmattan, 2013.  
 DELEUZE G. et GUATTARI F., *Mille Plateaux*, Paris, éd. de Minuit, 1980.  
 DELEUZE G., *Cinéma. I. L'image-mouvement*, Paris, éd. de Minuit, 1983.  
 DELEUZE G., *Cinéma. 2. L'image-temps*, Paris, éd. de Minuit, 1985.  
 DELIGNY F., *Œuvres*, éd. établie et présentée par Sandra Alvarez de Toledo, Paris, éd. L'Arachnéen, 2007.  
 DELIGNY F., *Le cinéma de Fernand Deligny. Le Moindre Geste & 2 films de Renaud Victor*, 3 DVD, Paris, éd. Montparnasse, 2007.  
 DELIGNY F., *L'Arachnéen et autres textes*, avec une postface de Bertrand Ogilvie, Paris, éd. L'Arachnéen, 2008.  
 HAN KIA-KI B., « Deligny et les cartes », *Multitudes*, n° 24, 2006/1.  
 PETRESCU D., « Tracer là ce qui nous échappe », *Multitudes*, n° 24, 2006/1.  
 HEGEL, G.W.F., *Phénoménologie de l'esprit*, traduction et avant-propos par Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Aubier, 1991.  
 JEANNE Y., « Fernand Deligny : liberté et compagnonnage », *Reliance*, n° 21, 2006/3.  
 MACHÉREY P., *Le sujet des normes*, Paris, éd. Amsterdam, 2014.  
 MALSON L., *Les enfants sauvages*, Paris, Union générale d'Éditions, 1978.  
 MERLEAU-PONTY M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1976.  
 OVIDE, *Les Métamorphoses*, traduction, introduction et notes par Joseph Chamonard, Paris, GF Flammarion, 1996.  
 PORGE E., « Fernand Deligny, un style de vie avec les autistes Y être entre les lignes », *Enfances & Psy*, n° 48, 2010/3.  
 PRADO B., *Présence et champ transcendantal : conscience et négativité dans la philosophie de Bergson*, présentation et traduction par Renaud Barbaras, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2002.  
 PROUDHON J., *La guerre et la paix*, Paris, Nuvis, 2012.  
 QUERRIEN A., « Fernand Deligny, imager le commun », *Multitudes*, n° 24, 2006/1.  
 SARTRE J.-P., *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1984.  
 STRAUSS E., *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*, Grenoble, Millon, 2000.  
 TARDITS A., « Position(s) de Fernand Deligny. À propos du livre Fernand Deligny. Œuvres », *Essaim*, n° 20, 2008/1.  
 THOMAZET S., « De l'intégration à l'inclusion. Une nouvelle étape dans l'ouverture de l'école aux différences », *Le français aujourd'hui*, vol. 152, n°1, 2006.

<sup>48</sup> « Ce *pérorer* qui nous incombe », F. Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, op. cit., p. 141.

<sup>49</sup> Il s'agit de « les aider pas les aimer » (F. Deligny, *Œuvres*, op. cit., p. 207).

<sup>50</sup> Voir, par exemple, le témoignage de Jacques Lin, en 1967-68 : « Il y a six ans que j'y suis, dans les Cévennes... Quand j'y suis arrivé, je venais de faire neuf ans d'HLM et deux ans d'usine (...) Mon projet à ce moment : être berger, maçon ou je ne sais quoi, mais surtout ne pas retourner à Paris... Mais je rencontre Deligny (...) Il me propose d'être le compagnon de Janmari » (F. Deligny, *Œuvres*, op. cit., p. 709).